

Zeitschrift: Revue suisse : la revue des Suisses de l'étranger
Herausgeber: Organisation des Suisses de l'étranger
Band: 30 (2003)
Heft: 2

Artikel: La patrie : la nostalgie, ça peut être un air de "renifle"
Autor: Keller, Gabrielle
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-911860>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 23.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

La nostalgie, ça peut être un



Patrick Lathy / Imagopress

La musique touche les cœurs. Quand résonnent les chants patriotiques, la nostalgie peut envahir maint Suisse de l'étranger. Sur la photo: à l'accordéon, Werner Aeschbacher, de Langenthal.

Le mal du pays n'épargne personne, même pas les battants. Il peut vous saisir au plus bel endroit de la terre. C'est un désir douloureux, qui peut parfois rendre malade physiquement et psychologiquement.

GABRIELLE KELLER

BARBARA ET KARL B.* ont émigré il y a cinq ans à New York. Lui est un médecin brillant, elle une jeune mère rayonnante. S'il leur arrive de parler du pays, c'est en passant et sans grande émotion. Jusqu'au jour où des amis de Suisse leur offrent un CD de sonnaillles de vaches. Barbara et Karl B. sont

tous deux des citadins – pas la moindre trace chez eux d'idylle alpestre. Les voilà pourtant qui fondent en larmes. Ce sont les premiers symptômes d'une maladie qui a pour nom «mal du pays».

A l'échelle mondiale, les Suisses paraissent particulièrement sensibles à cette maladie, comme l'atteste l'histoire des quelque deux millions de mercenaires, confiseurs,

artisans, petits paysans et aventuriers suisses émigrés. L'ethnologue et médecin grisonne Corina Salis Gross, cheffe assistante à l'Institut d'ethnologie de l'Université de Berne, rapporte moins ce phénomène à la constitution morale de notre peuple qu'au fait que la Suisse a toujours été une terre d'émigrants.

L'amour du pays est enrichissant

L'amour du pays est quelque chose de beau. «Les Suisses de l'étranger ont une fenêtre de plus que ceux qui sont restés toute leur vie dans le même environnement», affirme Gertrud K.*, rentrée à Genève après quarante ans passés en France. L'expérience d'une autre culture a élargi son horizon et a eu

air de «renifle»

pour effet qu'elle comprend et apprécie mieux la Suisse et son ancien pays d'accueil.

Effectivement, l'amour du pays n'engendre pas nécessairement le mal du pays, et il n'y a pas de raison qu'il soit douloureux ou rende malade. A causer avec des Suisses de l'étranger, on découvre combien l'intériorisation de mondes différents et les expériences faites peuvent donner à la vie un sel inestimable. Les Suisses de l'étranger sont souvent plus créatifs et plus ouverts que bien de leurs compatriotes restés au pays. C'est le cas quand ils sont prêts à reconnaître et admettre les imperfections de leur patrie, parce qu'ils ne s'accrochent pas à une image rigide, qui s'éloigne toujours plus de la réalité. «L'amour sain du pays autorise la critique», dit Gertrud K., «mais ceux qui souffrent du mal du pays la prennent souvent très personnellement et y répondent par une colère désespérée».

La patrie et ce qui en reste

Le mal du pays est une nostalgie douloureuse. La souffrance déforme alors la perception. Pour ceux qui en sont victimes, la patrie n'est plus seulement un territoire chéri, mais une collection d'indices qui signalent le paradis perdu. La patrie se dissimule derrière un dialecte ou un visage aimé. D'après Corina Salis Gross, il se produit un glissement: «Les symboles se transforment en véritables objets. Il peut arriver alors qu'un drapeau suisse soit ressenti comme étant la patrie.»

Ces transformations se remarquent fréquemment chez les Suisses de l'étranger. D'un côté, la Suisse s'efforce de se débarrasser des vieux poncifs – le chocolat, le fromage et les Alpes – et de donner une image plus nuancée d'elle-même. Et que font ses ressortissants après quelques années à l'étranger? Ce qui leur manque le plus est le bon chocolat (suisse!), le bon fromage (suisse!) et les belles Alpes (suisses!). Il peut parfaitement arriver que le folklore, qui les laissait indifférents quand ils vivaient en Suisse, prenne une importance émotionnelle démesurée. «C'est normal», dit Salis Gross, «tout être humain a besoin de symboles. Il n'y a rien à redire à cela, tant que ça ne déclenche pas un désir maladif.»

Le papet patriotique

Dans son travail «Sur le mal du pays...» (Bündner Monatsblatt, 1989), l'ethnologue grisonne écrit que la notion de patrie est marquée par la communauté sociale et les traditions communes. Or, un Etat aussi divers que la Suisse ne remplit guère ces conditions.

La patrie est aussi quelque chose d'insaisissable. C'est pourquoi les gens cherchent des objets qui l'incarnent. Voilà comment les montagnes, la chambre d'enfants, le papet aux poireaux prennent une dimension patriotique et se transforment parfois

tisfont souvent des besoins primaires (comme le repas en famille) et remplissent des fonctions émotionnelles (comme avec la musique). Il arrive ainsi que des Suisses souffrant du mal du pays réagissent de façon très sentimentale à l'odeur de la fondue et au son du yodel, les Français à l'ouïe d'un bal-musette, ou les Serbes à la vue d'une soupe aux haricots.

Désir maladif

Salis Gross: «Le mal du pays est le désir véhément de compenser une perte affective. Les désirs sont dans la nature même de

Latinphoto/German Falke



Agda Sunberrie (81 ans) et Ernesto Freuler (84 ans) sont fiers de leurs racines suisses. Leurs parents respectifs avaient émigré en Argentine de Brütten (près de Winterthour), et de Rüti (ZH).

en un bonheur dont l'absence fait mal. Dans «Mythologies» (1964), le philosophe français Roland Barthes explique comment se produisent pareilles distorsions: les emblèmes d'une tradition commune (musique folklorique ou drapeau suisse, par exemple) se voient attribuer des contenus subjectifs ou des idéologies collectives (enfance heureuse, par exemple, ou unité infrangible de l'Etat). Selon Salis Gross, de tels mythes sa-

l'homme. Selon la manière dont ils sont traités, ils peuvent rendre créatif ou malade.» Comme le désir est enclin à l'absolu, il faut en reconnaître les aspects destructeurs. On observe par exemple souvent des gens commencer par s'épanouir dans un nouveau contexte, puis prendre conscience de l'ambivalence de leur situation après quelque cinq ans. Si l'on n'apprend pas à résister à cette tension, on risque de bascu- ➔

Latinphoto/Patrick Lüthy



Nadine Rieder, Suisse rayonnante de l'Equateur.

ler dans un comportement autodestructeur, qui peut même entraîner des souffrances physiques. Parmi les formes fréquentes d'un mal du pays non maîtrisé, Salis Gross cite les

humeurs dépressives, les migraines, les maux d'estomac et de dos, ainsi que des troubles psychosomatiques (symptômes douloureux).

Souffrance sanctionnée

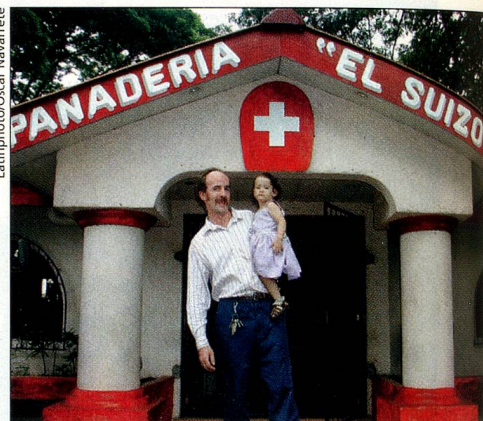
S'il s'avère que le mal du pays n'est que la projection d'un manque mental sur un objet spatial ou culturel et si ce manque peut aussi s'exprimer par la nostalgie, voire le désir de la mort, comme l'affirme Salis Gross, pourquoi tant de gens projettent-ils ce déficit émotionnel sur un pays? «Le mal du pays est un phénomène accepté par la société et la culture», répond Salis Gross. «Il permet d'exprimer plusieurs types de souffrance.» Le problème est malheureusement que, souvent, la victime ignore elle-même la cause de sa souffrance. Thomas L.* a vécu douze ans avec sa partenaire en Amérique latine, sans souffrir le moins du monde de mal du pays. Jusqu'au jour où sa longue liaison s'est rompue. A partir de ce moment, il a eu la nostalgie du pays. Au lieu de mettre de l'ordre dans ses sentiments, il est rentré en Suisse, mais il n'y a pas retrouvé le bonheur tant recherché. «Dans ce cas, les causes de la souffrance, que Thomas L. a interprétée comme mal du pays, sont claires. Ce n'est

pas toujours le cas», dit Salis Gross. Le dramaturge suisse Thomas Hürlimann est un autre témoin de ce que le retour au pays n'est pas un bonheur sans mélange. Dans une interview récente, il déclarait: «En rentrant, je n'ai pas trouvé la Suisse dont j'avais la nostalgie, pas plus que Henri le Vert, Sallander ou Stiller.»

Les mondes s'interpénètrent

Les Suisses de l'étranger portent en eux l'expérience de plusieurs mondes. La plupart

Latinphoto/Oscar Navarrete



Gerard Trendle (40 ans) est boulanger au Nicaragua.

IRENE POLLAK-REIN (52 ANS)

Jérusalem, Israël



Née en 1950 à Zurich, Irene Pollak-Rein a émigré en Israël en 1969 et y a conclu ses études de lettres par un master d'histoire à l'Université hébraïque. Elle dirige aujourd'hui la section des pays germanophones de la Jerusalem Foundation, fondation créée par un ancien maire de la ville, Teddy Kollek, pour le bien de tous ses habitants.

Sa profession exige qu'elle se rende en Suisse quatre fois par an. Elle y est gâtée par sa mère et, avec le concours du conseil de fondation de la Jerusalem Foundation Zurich (dont le président est l'ancien maire de Zurich, Josef Estermann), y règle le soutien à plusieurs projets réalisés à Jérusalem même, parmi lesquels l'éducation à la coexistence joue un rôle primordial.

Ce qu'Irene Pollak apprécie tout particulièrement en Suisse? «Les superbes liaisons par

train et tram.» Ce sont là des choses qui n'en sont malheureusement qu'au stade des études, à Jérusalem. En Israël, les lacs et les rivières suisses lui manquent, «mais là-bas, nous apprécions les hivers pluvieux.» Elle espère aussi que la propreté suisse et le recyclage consciencieux des déchets feront des émules en Israël. gk

WILLI BÖHI (64 ANS)

Taipei, Taïwan



Aîné d'une famille paysanne de dix enfants d'Au/Fischingen (TG), Willi Böhi a été envoyé à Taïwan en 1969 par la Bethlehem Mission Immensee. Après deux ans d'études de chinois à Hsinchuang, il s'est établi dans la capitale, Taipei (3 millions d'habitants), où il vit donc depuis trente ans.

A l'origine, Willi Böhi était censé parler dans différentes publications du pays et des gens de cette île alors mal connue. L'affermis-

sement de la démocratie, dans les années 1980, déboucha sur une période très difficile, car le parti du Kouo-min-tang répondait à toute forme d'opposition par la censure sévère de la presse et des meurtres qui n'ont toujours pas été éclaircis. Will Böhi se vit confisquer ses papiers et refuser tout visa de réadmission pendant les onze ans qui suivirent: «L'isolement supplémentaire dû à la surveillance des services secrets fit que le mal du pays se manifesta par des éruptions cutanées et des maux de dos tenaces, qui ne sont toujours pas entièrement guéris.»

Chargé depuis plus de dix ans de l'assistance juridique aux émigrants, Willi Böhi affronte quotidiennement le mal du pays. «Que faire d'autre, demande-t-il, sinon créer une oasis familière par de petits signes et communiquer un peu de la Suisse?» Il en est convaincu: «J'attribue aujourd'hui à ma patrie une place prépondérante que je n'aurais jamais imaginée, et je ressens presque mes rares et brèves visites en Suisse comme une excursion rêvée au Paradis. Prenez bien soin de la Suisse et de ses incomparables montagnes!» Qu'est-ce qui manque le plus au missionnai-

d'entre eux aiment autant leur pays d'adoption que leur ancienne patrie. «Parfois, il est normal et sain qu'un certain déchirement se produise», dit Salis Gross. Mais que faire quand le pays d'accueil se révèle trop grand, qu'on s'y trouve comme perdu et qu'un coin

du cœur réclame la chaleur du foyer ancestral? Salis Gross: «Dans ce cas, il peut être réconfortant de rencontrer des émigrés qui passent par la même épreuve. Echanger ses expériences et même manger peut-être ensemble un repas typiquement suisse peut

aider à retourner fortifié dans sa patrie d'adoption.» Quelque sept cent cinquante associations suisses de l'étranger peuvent être de telles oasis. Sans parler des innombrables restaurants suisses où l'on peut partager la fondue avec ses amis dans le même caquelon, qu'on soit en Afrique du Sud ou en Australie.

Le fromage et le papet aux poireaux sont bien la recette du bonheur! CQFD.

* Les noms sont connus de la rédaction.



Même au Nicaragua, un coin du cœur reste suisse: Patrick Sackmann (38 ans), sa femme nicaraguayenne Yolanda (37 ans) et leurs enfants.

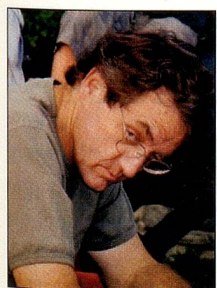
POUR EN SAVOIR PLUS

Corina Salis Gross, «Über das Heimweh...», <http://www.buendner-monatsblatt.ch>
Possibilité de commander un exemplaire isolé par téléphone: +41-81-285-33-33
Bernhard Schlink, «Heimat als Utopie», Suhrkamp Verlag. ISBN 3518066137.
Roland Barthes, «Mythologies», Editions du Seuil (Points). ISBN: 2020005859

re? «Rassurez-vous, être là pour les autres est la première source du bonheur.» Il ajoute quand même: «Ouais, la bavette taillée avec les voisins à l'auberge d'Au», après le culte dominical, me manque un peu. Pour le reste... que diriez-vous une fois d'une assiette de purée de pommes chaude?» gk

GÉRARD BOCHUD (57 ANS)

Montréal, Canada



Les Bochud sont à Montréal depuis 1968. Gérard est directeur des programmes et professeur de graphisme à l'Université du Québec. Son épouse, Simone, est décédée en

1995. Mais avec ses fils, Yann (32 ans), et Emmanuel (30 ans), la vie continue entre Montréal la semaine et les cantons de l'Est le week-end. Et, bien sûr, la Suisse pendant les vacances...

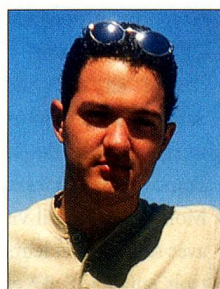
Yann, qui a passé quatre ans en Suisse récemment, a la nostalgie: «Je suis déchiré car j'ai

toujours l'impression d'avoir laissé quelque chose derrière, mais cela m'arrive aussi quand je suis en Gruyère. Je me sens un peu plus Québécois mais je ne peux rien renier...»

Par contre la patrie ne manque pas à son père. «La Suisse est sécurisante, les choses sont toujours à la même place. Quand j'y vais c'est génial... mais ça m'énerve si je reste trop longtemps. Alors je retourne chez moi, où tout est si vaste!» Ses attaches sont pourtant solides: «Je serais le premier à monter aux barricades s'il le fallait!» IE

HERMANN ANTONIO GNÄGI (23 ANS)

Nata, Panama



Hermann Antonio Gnägi a passé les dix-sept premières années de sa vie à Nata, petite ville à quelque 180 km de Panama City. Son père, le fromager Hermann Ernesto Gnägi (53 ans),

de Gerolfingen (BE), avait émigré au Panama à 25 ans. Après six ans d'études d'économie à

la Haute école de Saint-Gall, le fils, Hermann Antonio Gnägi, est rentré à Nata.

La famille Gnägi se sent étroitement liée à la Suisse. Elle y retourne régulièrement et est très active dans le club suisse local. «Nous organisons chaque année différentes activités, raconte Hermann Antonio Gnägi. Les principales sont la fête du 1^{er} Août et un concours de pêche. Après six heures de pêche dans le lac Gatun, nous savourons un repas suisse, une salade de pommes de terre, par exemple.»

«Ce qui nous manquera certainement, à mon père et moi, ce sont les montagnes, la neige et le chocolat.» Tous deux apprécient l'ordre qui règne en Suisse, le sens de l'organisation des Suisses et la démocratie. «Nous reviendrons toujours en Suisse, même si ce n'est que pour les vacances», déclare Hermann Antonio Gnägi, «je crois qu'un Suisse de l'étranger ne peut jamais se détacher complètement de la Suisse.» gk



Imagopress/Uns Bucher

Les «Alphorn Group Sydney» et «The Swiss Yodlers of Sydney»

On trouve presque partout des oasis suisses

Pas besoin d'attendre d'être rongé par le mal du pays: des contacts réguliers ou sporadiques avec d'autres Suisses de l'étranger offrent l'occasion de parler de ses expériences, de tisser un réseau de connaissances dans le pays d'accueil ou, simplement, de passer une soirée conviviale et détendue dans une atmosphère familière.

A l'échelle mondiale, plus de sept cent cinquante associations et institutions suisses de l'étranger sont affiliées à l'Organisation des Suisses de l'étranger (OSE): sociétés d'entraide, clubs suisses traditionnels, sociétés sportives, groupes folkloriques, sections de Pro Ticino, clubs de service, Chambres du commerce, associations de parents, responsables des dix-sept écoles suisses officielles de l'étranger, etc. Chaque année, la famille des groupes admis s'agrandit, de même que le nombre des institutions disposant de leur propre site internet. Vous en trouverez une sélection sur notre page d'accueil, www.aso.ch. Votre consulat ou votre ambassade vous donneront volontiers d'autres renseignements.

Les jeunes gens et les enfants qui voudraient humer une fois l'air de la Suisse trouveront toujours des offres attrayantes de cours et de vacances à la même adresse, www.aso.ch (voir aussi p. 11).

gk

Le ranz des vaches qui rend malade

Les Esquimaux seraient eux aussi particulièrement susceptibles au mal du pays, dit-on, mais pas autant que les Confédérés. A-t-on jamais entendu parler de «maladie des Esquimaux»? Non, le mal du pays est et reste la «maladie suisse», une spécialité qui nous a conféré le statut honorifique d'«enfants de la nature ne supportant de vivre qu'entourés d'un paysage grandiose et de mœurs non moins vénérables» (Udo Leuschner).

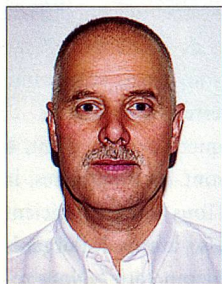
Theodor Zwinger est le premier à avoir colporté l'histoire du ranz des vaches, en 1710. Selon celle-ci, les mercenaires suisses au service de la France ou des Pays-Bas tombaient malades et désertaient en masse quand ils entendaient nos mélodies populaires. Il fut donc tout simplement interdit de jouer le ranz des vaches en leur présence.

Il n'y a malheureusement pas encore d'étude scientifique sur la sensibilité des Suisses au mal du pays – mais il n'y en a pas davantage sur les Esquimaux...

gk

DANIEL RÖTHLISBERGER (49 ANS)

Johannesburg, Afrique du Sud



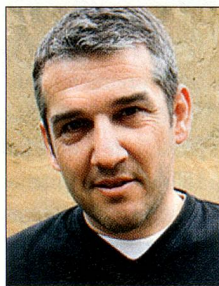
Daniel Röthlisberger vit et travaille depuis septembre 1975 dans les environs de Johannesburg. Formé comme mécanicien de précision, il est directeur de l'atelier d'affûtage Austro Engineering (PTY). Il a souffert du mal du pays les cinq premières années de son séjour à l'étranger. «Le pire, c'était chaque Noël, où il faisait chaud et que je pensais à la Suisse enneigée et aux chambres douillettes.» Puis il s'est habitué. Après plus de vingt-sept ans d'exil, il ne saurait dire que la Suisse ne lui manque pas du tout, mais il voit nettement les avantages de la vie en Afrique du Sud. A peu près tous les deux ans, il fait un court voyage en Suisse. «L'hiver dernier, de pas-

sage à Berne, j'ai constaté que la ville n'était plus du tout aussi propre qu'autrefois, que les trains étaient vandalisés et les murs gribouillés.» Il aime pourtant de bons röstis et de l'émincé de veau, de temps à autre.» On en trouve aussi ici, dans les restaurants suisses. Mais ils ne sont quand même pas aussi bons qu'à la maison.» gk

sage à Berne, j'ai constaté que la ville n'était plus du tout aussi propre qu'autrefois, que les trains étaient vandalisés et les murs gribouillés.» Il aime pourtant de bons röstis et de l'émincé de veau, de temps à autre.» On en trouve aussi ici, dans les restaurants suisses. Mais ils ne sont quand même pas aussi bons qu'à la maison.» gk

CHRISTOPHE MEIER (41 ANS)

Sommières, France



Graphiste et designer, Christophe Meier a émigré en 1989 de Saint-Gall à Sommières (Midi de la France, entre Nîmes et Montpellier), où il vit avec sa femme et leurs trois enfants (8, 12 et

14 ans). D'origine appenzelloise, le Saint-Gallois ne souffre pas du mal du pays, car il se plaît trop

en France. Mais il se sent tout de même lié à sa patrie et se rend en Suisse quatre à six fois par an, y compris pour des raisons professionnelles. Christophe Meier: «La Suisse n'est-elle pas le pays où j'ai grandi et où j'ai passé trente ans de ma vie? C'est un pays que je connais bien et dont je sais apprécier les mérites depuis que je vis à l'étranger. On a raison de dire «On n'est jamais plus Suisse qu'à l'étranger.»

Que lui manque-t-il de son pays natal? Christophe Meier: «En tout cas pas les poncifs! La propreté, la ponctualité et autres qualités sont des choses qu'on trouve aussi là où l'on vit. Cela dépend davantage du contexte dans lequel on se meut.» Ce qui ne cesse de l'émuouvoir quand il vient en Suisse sont les montagnes. Quant à Expo.02, il l'a trouvée tout simplement fantastique. gk